

ture y est encore trop fraîche pour accommoder les étrangers, fussent-ils habitants des pays froids. Chose curieuse ! En ce moment, on coupe les foins ; les pommiers, les lilas, les marronniers ont revêtu leur plus belles parures ; les jardins sont partout remplis de fleurs ; et cependant la température est plutôt froide, dès que l'on quitte les rayons du soleil. Et cela dans la seconde quinzaine de mai. Au mois de mai de France et de Suisse, je crois donc qu'il faut préférer notre mois de mai de la province de Québec, quand il n'est pas trop gâté par le vent de nord-est (qui a pour mission, comme on sait, d'empêcher les Québécois de trop s'attacher à la vie présente.)

Une autre navigation très agréable, c'est l'excursion qu'il m'a été donnée de faire, l'autre jour, sur le lac de Genève. L'air sans doute manquait beaucoup de transparence ; nous aurions dit, chez nous, que le temps était enfumé et qu'il devait y avoir " du feu dans les bois ". Ici, il n'y avait de feu qu'au bout de nos cigares, ce qui n'était ni périlleux ni inaccoutumé. Et le petit steamer allait gaiement, d'une rive à l'autre du lac charmant, par un beau soleil et sur une onde d'un beau vert. Cela dura ainsi quatre heures, pour l'aller et le retour ; notre escale la plus éloignée avait eu lieu à Nyon. Nombreux passagers et passagères de toute nation. J'y ai même fait la rencontre d'un naturaliste, qui est bien âgé de dix ans ! Ce " confrère " un petit Genevois, s'en allait seul, muni d'un filet et d'une boîte, faire sa première chasse entomologique dans l'une des campagnes des environs. Cela me rappelle que revenant, il y a deux semaines, de Neuilly à Paris, j'avais pour voisins sur le pont du bateau deux petits Parisiens qui venaient de passer leur après-midi à herboriser au bois de Boulogne, et dont les cartons étaient chargés de leur butin botanique. Il faut avouer que, chez nous, on ne commence pas de si bonne heure à faire de l'histoire naturelle.

Pour ne pas finir par la Seine ma promenade sur le lac de Genève, j'ajoute que, si ce lac est fort long, il est assez étroit, et bordé

sur ses deux rives d'admirables campagnes, où les plus jolis villages se succèdent au milieu de champs en culture et de forêts de beaux arbres. Quand le temps est clair et que l'on peut apercevoir les montagnes qui à courte distance limitent la plaine, le spectacle doit être encore bien plus ravissant.

Malgré tout, je ne suis pas prêt à dire que nous n'avons pas en Amérique d'aussi beaux paysages que ceux d'Europe. Je ne ferais exception que pour ceux du lac des Quatre-Cantons, auxquels je ne trouve rien à comparer dans nos pays.

En Italie, et même en France, la beauté des campagnes est souvent amoindrie par l'aspect misérable des habitations. J'ai trouvé qu'en Suisse les maisons des cultivateurs sont en général plus propres, et accusent, au moins extérieurement, plus d'aisance.

Cette question des chaumières et des chalets mise à part, il faut voir ce que les campagnes d'Europe gagnent de beauté à n'être pas divisées et subdivisées, comme les nôtres, par de massives clôtures dont la construction n'a été gênée par aucune préoccupation artistique. Ici, la campagne a l'aspect d'un tapis continu, qui n'est diversifié que par les nuances de couleur que présentent entre elles les diverses sortes de culture.—Songez aux beaux champs de bataille tout préparés qu'il y a là, sans autres obstacles que les accidents du terrain, pour le choc des armées ! Allez donc faire la guerre, dans notre pays, lorsqu'il y a des sortes de retranchements à tous les cent pas ! Aussi, chez nous, quand il y a apparence de quelque conflit, plutôt que de " déclore," on se réunit ici ou là en conférence internationale, et l'on convient de laisser en paix les gens et les " piquets de clôture."

J'ai terminé aujourd'hui, de façon splendide, mes expéditions navales au centre de l'Europe, par le trajet en bateau à vapeur, sur le Rhin, de Mayence à Cologne. En son genre, cette navigation n'est pas moins charmante que les deux autres dont je viens de parler.

J'étais curieux de faire connaissance avec le Rhin, que j'ai quelquefois entendu comparer avec notre rivière Saguenay. Eh bien, soit ! Que l'on compare à ce fleuve notre rivière, *si parva licet componere magnis*. D'abord, pour le volume des eaux, il n'y a pas entre eux de comparaison possible. Même à Cologne, c'est-à-dire à dix heures de bateau à vapeur plus bas que Mayence, le Rhin est encore de moitié moins large que le Saguenay en face de Chîcouthimi.

Au milieu du parcours de Mayence à Cologne, durant quelques heures les rives du grand fleuve allemand deviennent assez pittoresques. Elles atteignent une hauteur de plusieurs centaines de pieds, s'élevant en pentes plus ou moins abruptes, et presque partout admirablement boisées. Mais qu'il y a loin de l'aspect agréable, assurément, qu'offre alors le Rhin, à la sauvage et majestueuse grandeur que présente, sur presque tout son parcours, notre sombre Saguenay.

Par exemple, s'il n'est plus question des beautés naturelles respectives des deux cours d'eau, le Rhin reprend avantage sur le Saguenay. Les vignobles qui recouvrent les bords du Rhin l'emportent facilement sur les épinettes souffreteuses qui sont parvenues à s'accrocher aux murailles presque partout dénudées de la rivière Saguenay, et surtout sur les champs de " bluets " qui s'étendent sur le faite des montagnes qui l'encadrent. On ne voit pas à tous les kilomètres le long de la rivière Saguenay, comme sur le Rhin, des villes et des villages élégamment bâtis, ni surtout, à la crête des montagnes, toute une série de châteaux avec tourelles et murs crénelés. En résumé, comme œuvre grandiose de la nature, le Saguenay est cent fois supérieur au Rhin, qui, de son côté l'emporte facilement sur celui-là comme œuvre naturelle, embellie pas la main des hommes. Ce trajet par bateau, de Mayence à Cologne, est donc l'une des plus agréables excursions que l'on puisse faire, durant un tour d'Europe.

Je n'ai vu encore de Cologne que la gare du chemin de fer et la cathédrale. Cette gare, qui est très vaste, est la plus belle de tou-